

GO !

A mes Frères d'armes de la Division Aéroportée Sud-Vietnamienne

A la Section UNP de Versailles ou j'ai retrouvé l'esprit para qui a animé ma jeunesse.

J'ai servi 13 années dans les Paras pendant la guerre du Viêt Nam, et j'ai été témoin de combats et de souffrances que peut être aucun médecin militaire de ma génération n'en a connus. La brutalité des rencontres, des attaques et des contre-attaques, durcit la couenne de tout individu qui en vit l'expérience. Des jeunes tués à peine sortis de l'adolescence, des estropiés à vie, autant de cas durs et douloureux qui vous marquent à jamais.

Mais je n'ai jamais regretté mon engagement dans ce corps d'élite il y a 60 ans et d'y avoir servi pendant treize formidables années. A l'époque, le règlement de l'Ecole de Santé militaire nous autorisait à être brevetés parachutistes une fois accomplis les deux stages de base à l'Académie militaire de Dalat. Je me suis donc présenté par un bel été de 1955 à la Base aéroportée de Tân Sơn Nhât près de Saigon, qui allait devenir plus tard le QG de la Division parachutiste Sud-Vietnamienne. Le colonel Bastiani qui nous a reçus avait une rangée de médailles impressionnantes et nous jugeait d'un œil sévère sous ses sourcils broussailleux. A un de ses propos, j'ai répondu « oui mon colonel », m'attirant illico cette remarque : dans les paras on ne dit pas « oui », cela fait servile, mais « bien mon colonel », pour montrer qu'on a bien compris. Le ton était donné. Plus tard, en rejoignant ma chambrée, une devise étalée sur un mur m'a fait comprendre que j'allais rejoindre non pas une unité quelconque, mais un « ordre militaire » : *Parachutiste, tu dois apprendre à souffrir car tu es fait pour mourir !* Le sacrifice suprême en somme !

Cet appel du risque et de l'absolu, ce goût de l'impossible, je les ai découverts et vécus par la suite pendant mes années paras. La jeunesse a en effet besoin d'être encadrée et commandée, elle a soif d'idéal et de sacrifice et non de facilités. Nos gouvernants se trompent du tout au tout en ne voulant lui parler que de loisirs ou de consommation, du salaire minimum ou de la semaine des 35 heures..

Au terme de deux semaines d'entraînement intensif, vint le jour du premier saut. Les avions étaient des C47 Dakota du groupe Sénégal dont le ventre encore peint en noir rappelait les missions nocturnes au dessus de la cuvette de Diên Biên Phu. Les pilotes et les moniteurs étaient franco-vietnamiens, et moi, j'étais mort de trouille !

Les parachutes de l'époque étaient des modèles T7 datant de la 2ème guerre mondiale, les TAP660 français et les T10 américains, plus sûrs et moins traumatisants, ne sont arrivés que plus tard. Avec les T7 donc, la voilure se déployait d'abord et s'ouvrait d'un coup sec sous l'action du vent des hélices. Au bout d'une

trentaine de mètres de chute libre et d'accélération qui vous font peser dans les 150 à 200 kilos, le choc brutal d'ouverture du pépin vous ramène à la réalité, et si votre harnais n'est pas serré correctement, vous risquez à coup sûr de vous retrouver couvert d'ecchymoses. Un grand progrès a été réalisé avec le système de « suspentes d'abord » des TAP660 et T10 : le parachute se déployant et s'ouvrant ensuite sous l'effet de votre propre poids et non plus par le vent des moteurs, donc davantage de confort et moins de risques aussi. De plus les T7 se mettaient plus facilement en « torche » et on avait quelques secondes pour actionner le ventral .

J'ai constaté qu'aux temps héroïques des T7, il y avait immanquablement une torche mortelle quand un bataillon complet sautait en opération, soit 1 mort pour 500 à 600 sauts groupés . On nous disait cependant qu'il ne fallait pas dépasser 2% de pertes, et dans ce cas nous étions encore dans les normes !

A mon premier saut, j'ai joué de malchance. Un coup de vent m'a fait perdre l'équilibre à l'arrivée au sol et je me suis fracturé le 4ème métatarsien droit, j'en pleurais de rage...Trois semaines de plâtre et un mois de convalescence plus tard, je me suis présenté de nouveau à l'Ecole de saut. Cette fois-ci, j'ai été incorporé à un stick complet de nouveaux légionnaires du 2è BEP (Bataillon Etranger de Parachutistes) du commandant Masselot, unité détruite à Diên biên Phu et en voie de reconstitution avant l'aventure algérienne. Etant le seul officier (j'étais sous-lieutenant), je devais faire chanter mes légionnaires au décollage de l'avion, les rassembler une fois au sol et les ramener ensuite au point de rassemblement. Dans l'avion, les chants martiaux diminuaient d'intensité à mesure qu'on approchait de la zone de largage pour s'arrêter définitivement dans la gorge dès que le moniteur lançait son « debout, accrochez ! ». Etant chef de stick, je prenais position à la porte et avais tout le loisir de contempler la « drop zone » 400 mètres plus bas. La peur au ventre, je sautais souvent le premier, ce qui m'évitait le spectacle occasionnel mais affligeant d'un para qui calait à la porte, et que les moniteurs étaient obligés de balancer de force dans le vide !

Cependant le mauvais sort continuait à s'acharner sur moi : à notre 4ème saut, un stagiaire est allé au tapis pour de bon. Notre stick était déjà au sol et j'étais en train de compter mes hommes lorsqu'un parachute de la vague suivante s'est mis en torche. Nous nous sommes tous mis à crier en l'air « ventral, ventral, fais ventral ! », mais le pauvre continuait à gigoter et à tomber comme une pierre. A ce moment quelqu'un a hurlé « garde à vous ! » (un rituel parachutiste paraît-il) et tout le monde s'est immobilisé pour saluer le copain qui allait mourir. Des cris ont ensuite fusé dans ma direction « docteur, docteur !... », je ne l'étais pas encore, et qu'aurait pu faire un vrai docteur dans ce cas précis ? Néanmoins, les jambes flageolantes et accompagné d'un légionnaire peut-être plus brave que les autres, je suis allé quand même emmailloter le mort qui n'était plus qu'un pantin désarticulé dans son parachute rougi de sang.

Le lendemain, toute la promotion est allée à son enterrement, et le surlendemain, on a remis ça, les officiers de la base sautant en tête. Pour éviter toute « défaillance », dans chaque avion une AFAT plieuse de parachutes était assise près de la porte. Tout le monde a alors bien chanté et bien sauté, comme quoi le courage est aussi une question d'amour propre !

Deux autres souvenirs ont marqué mon stage. Le capitaine responsable de la promotion m'a fait convoquer un jour à son bureau : "*docteur*", (je ne l'étais pas encore, mais pour souligner peut-être la sévérité de l'entretien), *je n'aime pas la façon dont vos légionnaires chantent !* Quelque peu décontenancé, je lui ai répliqué que je n'ai fait qu'appliquer les ordres c'est-à-dire faire chanter les hommes pour exalter l'esprit parachutiste et se donner du courage. *Ils peuvent chanter ce qu'ils veulent docteur*, réplique le capitaine, *mais pas le Horst Wessel Lied ! Cela va barder pour votre matricule si le colonel est mis au courant !* Apprenant peu après que cet air était le chant de ralliement du parti nazi, j'ai rassemblé mes gars le lendemain pour leur crier mon "mécontentement" : *verboten, vous m'avez compris ? Verboten ! Pas de Horst Wessel ! Vous méritez que je vous botte le cul !* Là j'exagère un peu, mes Allemands quoique très disciplinés étaient beaucoup plus costauds que moi...

Le deuxième souvenir est moins dramatique, disons plus "cabotin": un matin après avoir reçu les consignes d'entraînement pour la journée, un de mes légionnaires est appelé à l'infirmerie. Il nous a fait attendre un bon quart d'heure avant de revenir en se frottant la fesse et maugréant "ach, piqûre.." Un peu intrigué, je me suis pointé à l'infirmerie de la base dans la soirée pour avoir le cœur net. L'infirmier de garde après avoir consulté son registre m'a fait savoir que mon gars est allé au BMC la veille (eh oui! la base avait un magnifique BMC avec un bar tout illuminé le soir) et comme la nouvelle pensionnaire n'était pas très "nette", on a préféré faire de la prévention d'où la piqûre. Le matin suivant, j'ai fait remarqué au "fêtard" la raison de son traitement. Il a vigoureusement protesté "*nein, moi pas BMC, pas BMC..*" *Alors pourquoi tu as ton nom sur le registre de l'infirmerie ?* lui ai-je dit. A ce moment, Hans (je souviens encore de son prénom) s'est tapé le front avec sa main en disant : *moi pas BMC, mais prêter carte à ami sergent*, Voilà donc découvert le pot aux roses ! un Sous-Off radin est allé tirer un coup au tarif troupier, au lieu de payer le tarif Sous-Off plus cher ! Par la suite je ne me suis pas embêté pour signaler le fait à l'infirmerie : si ce sergent se fait "poivrer", il n'a qu'à s'en prendre à lui-même !

Arrive le jour du baptême de la promotion et de la remise des brevets. J'ai dit *Auf Wiedersehen* et *Viel Glück* à mes légionnaires. Et comme eux, j'étais vraiment fier d'arborer la "Plaque de Bicyclette" toute neuve au-dessus de ma pochette droite !

Ma décision est prise. Une fois mes études terminées, je servirai dans les Troupes aéroportées. Ce jour arriva enfin au début d'octobre 1957 mais je fus le seul volontaire, la fibre parachutiste ne vibrait pas encore en ces temps là, et seulement

deux bataillons sur cinq étaient pourvus de médecin breveté. L'élan est cependant donné, et notre Division aéroportée comptera en 1965 une bonne vingtaine de médecins vraiment paras.

J'ai tout de suite retrouvé l'esprit para quand j'ai rejoint le Groupement aéroporté de 5 bataillons (1er, 3è, 5è, 6è et 7èBPVN), que nous a laissé le Corps Expéditionnaire Français. Il est d'abord caractérisé par le sentiment d'appartenance à ce que je nommerais un ordre tutélaire, presque « religieux », auréolé d'un grand passé. Cette communauté avait son rituel et son vocabulaire propres. Ainsi le para américain répond à un ordre par « *all the way, Sir* » (jusqu'au bout, Chef), fière réponse qui démontre la volonté d'exécuter cet ordre quoiqu'il arrive. Chez les paras français, on ne répond pas par « oui » ou « non », mais « affirmatif » ou « négatif » ; un message est bien compris quand il est reçu 5 sur 5 ; en ville ou en opération, un parachutiste en difficulté ne criera pas au secours ou à moi, mais « *ventral !* » .

Avec mes frères d'armes vietnamiens, la discipline, la solidarité et la loyauté ont toujours prévalu, partout et en toutes circonstances. Chacun sait que, mort ou blessé, il ne sera jamais abandonné. La confiance aveugle, que les parachutistes plaçaient en leur médecin nous obligeait à nous surpasser, ainsi jamais un bataillon n'est allé au feu sans docteur, et en période de pénurie de médecins, il nous arrivait de passer d'une unité à l'autre, et d'être en opération sans voir nos familles pendant des mois. La devise « *Nhây Dù, cô gang !* » (Para, toujours plus !) n'était pas un vain mot . Portant le béret amarante pendant 13 ans, je n'ai jamais vu un soldat discuter un ordre, à fortiori se montrer récalcitrant ou insolent envers un officier. Contrairement à l'armée US où dans les tous derniers mois de la guerre, on a signalé des cas de "fragging", c'est-à-dire balancer en opération une grenade dans le dos d' officiers trop avides d'actions d'éclat, dangereuses et mortifères.

Nous savions qu'il nous serait, par définition, demandé plus ou autres choses qu'aux autres. Nous étions les pompiers là où il y avait le feu que les autres ne pouvaient éteindre. Les simples soldats de notre Division savaient qu'ils seraient le jour venu, les hommes des causes perdues et des situations désespérées (leur dernier baroud autour de Saïgon fin avril 1975 en fut le témoignage poignant et inoubliable)

Voici sommairement l'historique du Corps des Paras Sud-Vietnamiens

1/ Sur ordre de De Lattre, le 1erBPVN voit le jour le 1-8-51 par utilisation des 2 compagnies parachutistes vietnamiennes existantes et incorporation d'éléments du 1erBPC

2/ Le 3èBPVN est créé le 1-9-52 par transfert du 10èBPCP dissous la veille le 31-8-1952

3/ Le 5èBPVN est créé le 1-9-1953 à partir du 3èBPC. A cette date, les Métropolitains du 3èBPC qui n'ont pas encore terminé leur temps de séjour en Indochine, continuent à servir

dans les rangs du nouveau 5^eBPVN, lequel aura le plus fort contingent d'Européens parmi les BPVN existants au moment de Dien Bien Phu, soit 17 officiers, 74 Sous/officiers et 45 Hommes de Troupe ! Beaucoup de ces paras français mourront à Diên Biên Phu à côté de leurs frères d'arme Vietnamiens. D'ailleurs voici le tableau des pertes du 5^eBaouan à Dien Bien Phu, durant le combat et ensuite dans les camps d'internement (le terme d'extermination serait plus proche de la réalité): 709 hommes, se répartissant ainsi :

1/ 25 officiers dont 13 Vietnamiens et 12 Européens

2/ 91 sous-officiers dont 49 Vietnamiens et 42 Européens

3/ 593 hommes de troupe dont 567 Vietnamiens et 26 Européens

4/ Le 7^eBPVN est également créé le 1-9-1953 toujours avec un fort encadrement français venant pour la plupart d'un bataillon para cambodgien .

5/ Le 6^eBPVN, première unité à encadrement entièrement vietnamien est mis sur pied le 1-3-1954.

La progression de l'intensité des combats a poussé le Haut Commandement à créer d'autres unités parachutistes :

1/ Le 8^eBPVN fut créé le 1-12-1961

2/ Le 2^eBPVN le 1-12-1964

3/ Le 9^eBPVN le 1-12-1965

4/ Le 11^eBPVN le 19-6-1967

5/ Les 12^e,14^e et 15^eBPVN fin 1974

En 1975 la Division Aéroportée SVN a vu son effectif porté à 16 000 hommes, répartis en 4 brigades, chacune composée de 3 bataillons de paras, 1 bataillon d'artillerie hélicoptée à 18 tubes de 105, 1 compagnie de commandos, 1 compagnie du Génie, 1 compagnie de Transmissions, 1 compagnie médicale avec capacité d'Antenne Chirurgicale Parachutable. J'ai été médecin de bataillon pendant 4 ans, surtout avec le 1^{er}BPVN mais crapahutant ou sautant aussi avec d'autres unités quand leur médecin était permissionnaire ou absent pour d'autres causes. Coïncidence ou fatalité, j'attirais la castagne partout où j'allais; quand un autre bataillon que le mien me voyait arriver, la rumeur se propage rapidement : tiens Hoang est là, il va y avoir de l'action ! Et presque inmanquablement il y a clash plus ou moins violent avec l'ennemi, avec comme corollaire des morts, des blessés, sans compter les cas poignants de veuves éplorées touchant en tout et pour tout une année de salaire de leur homme..!

Le service médical divisionnaire comprenait : 1 médecin par bataillon; 2 médecins, 1 pharmacien et 1 officier d'administration par compagnie médicale attachée à chaque brigade, 1 hôpital de 100 lits à la base arrière avec capacités médico-chirurgicales générales ainsi qu'une maternité de 10 lits pour les familles. Pendant tout le conflit nous avons eu 2 médecins tués, 5 médecins blessés, et je ne me souviens plus exactement du nombre d'infirmiers ou de brancardiers tués ou disparus. Une bonne centaine, peut-être plus..?

Contrairement aux paras français de la guerre d'Indochine, nous ne manquions pas d'avions, la puissance américaine pouvait aligner assez d'appareils de transport : C47 Dakota, C119 Flying Boxcar (version US du Nord Atlas), C123 Fairchild, C130 Hercules... Toute cette flotte pouvait transporter en une ou plusieurs rotations une ou deux brigades du sud au nord du pays ou vice-versa. Au faite de l'engagement américain, à partir de 1965, il y avait profusion d'hélicoptères (la 1ère division de Cavalerie US ou 1st Cav Div en alignait presque 400!) qui permettaient des opérations héliportées plus souples et plus rapides que les opérations aéroportées. Je cite pour mémoire les H20 "Bananes volantes" rapidement abandonnées car lents, peu manœuvrables et de faible tonnage, les H34 Sikorsky , les HU1B et HU1D Iroquois (surnommés Hueys) armés et pouvant transporter 1 dizaine de soldats équipés, les hélicos Cobras rapides et puissamment armés et dont le pilote et le tireur sont assis l'un derrière l'autre dans le cockpit et non l'un à côté de l'autre comme dans les hélicoptères classiques, les H50 Chinook enlevant 50 hommes, des SkyCranes pouvant enlever 1 canon ou 1 salle d'opération chirurgicale de campagne...

Un mot sur les advisors (conseillers) américains détachés auprès de notre Division. Ils formaient le "Team 162" commandé par un colonel. Chaque bataillon para en avait 2 (1 officier et 1 sous-officier), il y en avait aussi au niveau de la Brigade et de la Division. Moi même, j'en ai eu 3 par année, sur 3 années successives : un médecin (MC ou Medical Corps dans la nomenclature militaire US), un officier d'infanterie servant comme officier d'administration (MSC ou Medical Service Corps) et un Sous-Officier. Ils étaient corrects et motivés pour la plupart, car on se bousculait au portillon pour appartenir au Team 162, c'était un privilège de servir dans une grande unité aguerrie pétrie de traditions, et une bonne occasion de promotion aussi : plusieurs advisors sont devenus plus tard généraux dans l'armée US. Ils portaient le béret rouge et notre uniforme et mangeait notre tambouille en opération. En fait ils avaient peu de "conseils" à nous donner, mais nous épaulaient en opération pour les liaisons sol-air, les appuis feu, les ravitaillements quand il s'agissait de dialoguer avec les autorités US. Ainsi comment voulez vous, en plein combat demander un appui feu à un chasseur ou bombardier US si vous n'avez pas le vocabulaire et l'accent yankee ? Certains sont morts à nos côtés, dont des fils de généraux ou de sénateurs.. Pour l'anecdote dans les années 1966-67, nous avions au niveau divisionnaire le commandant puis lieutenant-colonel Norman Schwarzkopt, qui est devenu général d'armée et qui a commandé la coalition alliée lors de la guerre du Golfe en 1991. Retraité, il a écrit ses Mémoires (It doesn't take a Hero) dans lesquelles un chapitre entier est réservé à son séjour parmi nous et dire son admiration pour les paras SVN. A Saïgon, ceux du team 162 habitaient une villa surnommée Manor BOQ (BOQ : Bachelor Officers Quarter). J'y venais de temps en temps boire un verre ou jouer au bridge. Je ne me souviens pas avoir bridgé avec Schwarzkopt, mais une fois avec un joyeux drille de capitaine nouvellement arrivé et qui s'est fait tuer peu après lors de sa première sortie opérationnelle. Le séjour d'un américain au Viêt Nam, qu'il soit conseiller dans l'Armée Vietnamienne, combattant dans une unité US ou servant dans la lourde logistique américaine est de un an. Seul un petit nombre dont Schwarzkopt a rempli pour un 2è séjour.

Il y avait aussi les Sous-Officiers ou NCO (Non commissioned Officer) dont j'ai gardé un bon souvenir de quelques uns. En particulier un nommé Christian Girard d'origine française et surnommé "Frenchie Girard". Baragouinant un français très approximatif, il avait comme particularité de lancer une grenade comme le ferait un lanceur de base ball. Frenchie Girard a été tué en avril 1969. Enfin un autre advisor assez particulier. Il s'agissait du capitaine

Sava Stepanovitch, ancien légionnaire du 1erREP en Algérie. Après le coup avorté d'Alger de 1961, il s'est "soustrait" à la justice française en allant aux USA "offrir ses services" à l'armée américaine, laquelle lui a confirmé son grade et l'a expédié au Viêt Nam comme conseiller dans notre Division ! Il venait souvent me voir dans ses moments libres, ne serait-ce peut-être que pour parler français !

Commandant le Bataillon Médical, j'ai eu 3 médecins advisors successifs avant de quitter la Division Aéroportée en 1970 : 2 Blancs et 1 Black. Les 2 premiers m'ont beaucoup aidé, surtout lors des combats de février 1968 quand les Communistes ont violé la trêve de la nouvelle année du Singe, et lancé leur assaut sur Saigon et les autres villes du Sud. Ils m'ont emmené deux fois "piller" les réserves d'un hôpital US proche, grâce à quoi j'ai pu récolté assez de sang pour nos opérations chirurgicales, et des vivres pour nourrir nos blessés. Même maintenant, je garde un contact fraternel et amical avec eux, pour évoquer les " Good Old Days" !

Ces "Good Old Days", j'en ai des tas à raconter. Des amis m'ont même conseillé d'écrire un livre, mais je n'en ai pas le courage et ni le talent . Peut-être que si j'avais un "Nègre"...

Voici, en vrac, quelques actions auxquelles j'ai participé :

1/ Les embuscades, que je ne souhaite à personne d'en faire l'expérience. L'ennemi vous attendait avec des bases de feu bien disposées ,en général en équerre, lui permettant de tirer en enfilade et transversalement. Tout se joue en quelques minutes et dépend de l'expérience, des soldats et de la réaction des chefs de section ou des commandants de compagnie. Quinze minutes en discutant au mess autour d'une bière passent très vite, quinze minutes de combat, d'explosions, d'ordres donnés, de hurlements mêlés aux sons du clairon, d'odeur de cordite.. durent une éternité. C'était dans le "Chiên Khu D" (maquis D ou zone de combat D) situé dans la jungle au Nord Ouest de Saigon, en avril 1961. Un PA Colt à la main, j'étais allongé derrière une termitière, dont les débris de terre volaient en l'air sous les tirs d'un FM situé à une dizaine de mètres de l'autre côté d'un chemin muletier. J'aurais tout donné pour avoir une grenade et la balancer dans la direction du tireur. On se canardait d'un arbre à un autre, deux paras blessés à mort gisaient non loin...Heureusement la dernière compagnie du bataillon en arrière garde, n'est pas entièrement tombée dans l'embuscade. Son capitaine a pu la manœuvrer pour desserrer l'étreinte ennemie et l'obliger à se retirer. Toute autre unité que le 1erBPVN aurait été anéantie. Nous déplorons 25 morts et des dizaines de blessés, presque une compagnie en l'air...Quand j'ai procédé au tri et au ramassage des morts et des blessés, des durs dont certains ont combattu pendant la guerre d'Indochine, j'ai pleuré et remercié St Michel de m'avoir sauvé la vie !

2/ Une autre embuscade fin 1961 Nous pataugions cette fois-ci dans le rizière au sud de Saigon, dans la province de Long An, presque en fin de journée, lorsque l'embuscade se dévoile, les rangs ennemis disposés toujours à angle droit. L'ennemi était tellement sur de lui qu'il ne se dissimulait même plus, je distinguais leurs silhouettes en ligne, soleil dans le dos ainsi que les éclairs sortant du canon de leurs armes. Que faire ? S'accroupir et résister en rase campagne, conduirait à un massacre intégral. Il fallait foncer vers eux, dépasser leur position et se retourner contre eux avant qu'ils ne se ressaisissent. Un manœuvre géniale de notre chef de Corps qui était à côté de moi et qui m'a dit dès les premiers coups de feu : toubib restez près de moi et suivez moi. J'ai couru à ses côtés vers les lignes ennemies en hurlant et vidant le chargeur demi-lune de ma carabine USM1...Bilan : 10 tués de notre côté,

des blessés à l'avenant ..., Mais les cocos ont dégusté aussi : davantage de tués et de blessés que nous. La nuit commence à tomber, tout en prodiguant mes soins à nos blessés, j'ai donné l'ordre à mes hommes de soigner et d'évacuer nos combattants d'abord, les ennemis après. Je n'avais aucune pitié pour ces types, en me disant qu'ils nous auraient achevés s'ils avaient gagné. C'est vrai qu'à la guerre, on devient souvent mesquin, méchant... Les bons sentiments, la guerre sans haine...c'est pour les journaloux de l'arrière et les discussions de salon.

3/ Le saut sur Ấp Bac en janvier 1963. A cette époque, il y avait chaque jour 2 bataillons paras en alerte. Un en alerte terre (ground alert) et un en alerte aéroportée (air-alert). Celui en air-alert passait la journée à l'aérodrome de Tân Sơn Nhât-Saigon, parachutes et armement bien alignés sur le tarmac. On tuait le temps en jouant aux cartes, aux boules (jeu hérité des Français)...ou aller au mess des aviateurs boire un verre. Il était presque 18:00 et le bataillon s'apprêtait à rejoindre sa base quand l'ordre est venu de sauter sur Ấp Bac, un village au sud de Saigon à côté de la route allant vers la ville de My Tho. Un bataillon VC y était fortement retranché et donnait du fil à retordre à des unités de la 7^e Division d'Infanterie venues le matin même pour les déloger. Le toubib du 8^eBPVN en air-alert, n'étant pas breveté, et comme j'étais "disponible", c'était à moi d'y aller . On a embarqué dans la cohue, les officiers du 8^e étudiant les cartes qu'ils venaient de recevoir, moi-même montant dans l'avion tenant encore le ventral dans une main ! Sept C123 bi moteurs à équipage américain, emmenant chacun 40 à 50 hommes, devaient larguer 3 compagnies à une altitude de 250m, les 2 compagnies restantes arriveront par une 2^e rotation.

Comme d'habitude, j'ai franchi la porte de l'avion sans trop d'appréhension, jusqu'au moment où en regardant en bas, j'ai vu un réseau dense de traceuses quadriller le sol ou monter vers nous encore en l'air...! Atterrissant dans la rizière, il fallait se plaquer derrière les diguettes pour ne pas se faire moucher. La densité de balles était telle qu'on sentait l'air bouger autour de soi, j'ai même entendu l'impact sourd d'une balle frappant un parachutiste à 4 mètres de moi ! Impossible de se regrouper pour une action coordonnée, sachant qu'une distance de 50 mètres environ sépare deux parachutistes d'un même stick à leur arrivée au sol. Il faisait presque nuit (18:45), la 2^e rotation est annulée, le 8^eBPVN réduit aux 2/3 de son effectif est laissé à son sort. Nos 3 assauts nocturnes contre ce village ont été repoussés. Inutile de dire que j'ai passé une très mauvaise nuit à chercher et soigner les blessés, dont le conseiller américain, dans l'obscurité blafarde aidé de quelques infirmiers qui ont pu se faufiler jusqu'à moi. Et toujours cette crainte d'être la cible d'un sniper à l'occasion d'un obus éclairant qui illuminait là scène comme en plein jour ! Des paras tombés dans le village et empêtrés dans leur pépin ont été massacrés. Au total nous déplorons 18 tués et une trentaine de blessés.

Ce fut une opération à la va vite, mal coordonnée. L'ennemi à la faveur de la nuit a pu se retirer en bon ordre et la propagande de Hanoi a claironné en comparant Ấp Bac à Stalingrad, La presse gauchisante Américaine n'a rien trouvé de mieux que d'abonder dans la même propagande et je pense que les Etats-Unis se sont aussi emparés de cet évènement pour débarquer en force au Sud Viêt Nam, pour atteindre 500 000 hommes en 1965.

Mais nous avons eu quand même notre revanche en 1965. La 7^e Division d'Infanterie vient d'avoir un nouveau Chef de Corps, le colonel Nguyen Bao Tri qui était aussi un camarade de lycée. Celui-ci a décidé de nettoyer ce nid de frelons qui s'est étoffé depuis 1963 avec un

effectif de 4 bataillons, dont le 514 gonflé à bloc depuis sa victoire de janvier 1963. Les renseignements nous ont fait savoir que les cocos du coin avaient l'habitude de se réunir pour célébrer cet évènement début janvier. NBTri a mis le paquet le 23-1-1965 avec l'artillerie, l'aviation, les blindés, un régiment de sa 7^e Division plus 2 bataillons de paras . Cette fois-ci je n'étais plus médecin de bataillon mais je coordonnais les secours pour l'ensemble des troupes engagées. Le Régiment Viet Cong fort de 4 bataillons et portant le nom de Dong Thap (Plaine des Joncs) a été anéanti aux sens propre et figuré. Je n'ai jamais vu autant d'ennemis morts dans ma vie de soldat, ils étaient éparpillés le long des arroyos, des rizières ou des chemins parcourant le village...485 d'après les décomptes. Des montagnes d'armements saisis sont entassés en plein air dont 5 mitrailleuses de 12mm,7 contre avions, ceci pour les nombreux reporters venus de la capitale. Nous avons payé cette victoire de 41 des nôtres. Depuis ce jour, la route Saigon-My Tho est complètement sécurisée et ouverte au trafic 24 heures sur 24. Après les combats, on n'a pas retrouvé le commandant ennemi qui devait être enfoui quelque part, mais on a mis la main sur son pistolet et ses documents dont une carte d'état major. Un officier m'a proposé ce pistolet que j'ai refusé, car cela ne me disait rien, et à l'époque ce n'était pas les armes qui manquaient. Dans ma position, il suffisait que j'exprime un souhait ou que je donne un ordre pour que j'obtienne dans les 24H un kalachnikov ou une arme de poing russe ou chinoise. D'ailleurs c'est la coutume d'offrir un kalach comme cadeau d'adieu à un advisor en fin de séjour...

Un dernier mot à propos de l'armement ennemi. Le kalachnikov AK47 conçu par l'ingénieur russe du même nom et fabriqué à partir de 1947, est remarquable à tout point de vue et surpasse le M16 américain : robuste, facile à fabriquer et bon marché, il ne s'enrayait pratiquement jamais même après un séjour dans l'eau, alors que le M16 doit être toujours nickel si on ne veut pas qu'il s'enraye le moment venu ! D'ailleurs nous avions chacun une brosse à dent pour nettoyer son mécanisme quand nous avons marché dans la gadoue. Le kalach est moins précis et tire moins loin que le M16, mais au combat rapproché, ce qui est presque toujours le cas, je ne vois pas ce que le M16 a de mieux ! Pour les armes lourdes, nous avions les mortiers de 60 et de 81; les cocos avaient des mortiers de 61 et 82. Quelle astuce ! Ils pouvaient utiliser nos obus, tandis que nous ne pouvions pas utiliser les leurs ! Nos canons de 105 et de 155 avaient une portée respective de 10km et 15km avec une cadence de tir théorique de 4 coups/minute. Dans les dernières années de la guerre (1972-75) les Nord Vietnamiens avaient le redoutable 130 russe à long tube qui tirait à 27km avec une cadence de tir de 6 coups par minute. Seul le 175 américain le surpassait avec une portée de 30km, mais il était auto-tractionné sur chenille donc peu mobile.

Pour la fin, cette prière des parachutistes français aurait pu être celle de nous autres : *«Donnez nous mon Dieu ce qui vous reste, donnez nous ce que l'on ne vous demande jamais»* .

Depuis 40 ans, les Paras Sud-Vietnamiens condamnés à l'exil de par le monde, continuent à entretenir leur esprit de corps. Beaucoup ont posé leur sac. Les survivants, vieillissant et ridés, le béret rouge vissé sur la tête, ont leurs yeux qui s'éclairent chaque fois qu'ils se retrouvent, se sentant confusément le dépositaire d'une gloire qui les dépasse .

Docteur Hoang Co Lan

Breveté d'Etat Major US Army
Ancien Médecin Chef de la Division
Aéroportée-Sud-Vietnamienne



Le sergent "Frenchie Girard" mentionné dans mon article et tué dans une opération à laquelle j' ai participé



Je suis promu capitaine "au feu" en 1961



En opération dans l'extrême sud du VN



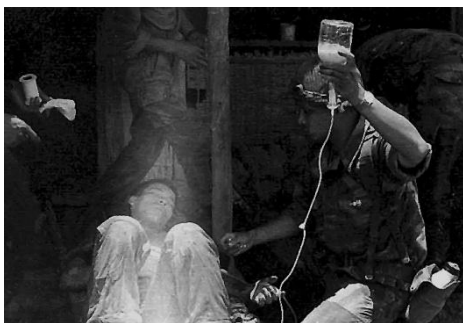
Je présente mes officiers à un général américain (ancien para ,celui-ci a participé à l'opération Overlord en Normandie en 1944)



Un de mes infirmiers avec à ses pieds 2 réguliers de la division "Kolkhoze 9" Nord Vietnamienne, tués après une nuit de combat au sud de Saigon en 1965. C'est moi qui ai pris la photo



"Ma pomme" en opération



Je soigne un para blessé. Celui-ci sera tué quelques mois plus tard dans une autre opération où je n'ai pas pu le sauver



Le colonel N. Schwarzkopt, (suite page 14)



Nous donnons à boire à 1 ennemi blessé

(suite) Le colonel N. Schwarzkopt, conseiller à la division aide un para blessé lors d'une furieuse bataille sur les plateaux du Centre VN. Schwarzkopt général d'armée en 1981, commandera les armées alliées lors de la guerre du Golfe en 1981